

HISTOIRE

DU

PAYS DE LIÈGE

RACONTÉE AUX ENFANTS

CHAPITRE I

AMBIORIX ET CÉSAR.

Histoire du pays avant la fondation de Liège.

SOMMAIRE. — Aspect général du pays. — Caractère, usages, mœurs et croyances des Éburons. — Conquête de la Belgique par Jules César. — Insurrection des Éburons sous Ambiorix. — Massacre des légions romaines commandées par Sabinus et Cotta. — Terrible vengeance de César. — Dévastation des terres des Éburons.

Notre histoire commence environ cinquante ans avant la naissance du Christ, c'est-à-dire il y a plus de dix-neuf siècles.

Or, à cette époque si éloignée de nous, le pays de Liège ne ressemblait nullement à ce qu'il est aujourd'hui.

Aspect général
du pays.

Il n'offrait à l'œil ni ces grands centres de population que nous appelons villes, ni ces maisons splendides qui en sont l'ornement, ni ces belles campagnes dont l'heureuse culture forme l'une des principales sources de notre richesse.

La plus grande partie du sol était couverte de bois et de marécages. Les bords de la Meuse surtout présentaient un aspect sauvage et inculte. Là s'étendait une forêt épaisse, que la fréquence des marais rendait presque impraticable. — C'était l'antique forêt des Ardennes, dont une partie existe encore et conserve son nom primitif.

Les habitants étaient en tout point dignes de ce sol sauvage et grandiose. Ils s'appelaient *Éburons*.

Robustes et de haute stature, le regard fier, la voix forte et rude, la chevelure longue flottant sur les épaules ou relevée en touffe au sommet de la tête, tous les hommes avaient l'aspect guerrier.

Uniquement occupés de faire la chasse aux animaux sauvages, ou la guerre aux peuplades voisines, ils s'endurcissaient de bonne heure à la fatigue, vivaient presque nus sous un ciel rigoureux et ne recherchaient ni le luxe ni les agréments de la vie.

Ils habitaient des cabanes rustiques, formées de poteaux et de claies, recouvertes de chaume ou d'herbes séchées. Des retraites profondes dans les bois ou les îlots des marais leur servaient de villes et de forteresses.

Un pantalon large, une chemise à manches, un manteau grossier qui couvrait les épaules et le dos et que remplaçait souvent une peau de mouton ou de bête fauve, tels étaient leurs vêtements ordinaires. Ils ne connaissaient point d'autre parure. Les chefs seuls avaient adopté l'usage des colliers, des bracelets, des anneaux ou d'autres ornements de ce genre. Des armes et des troupeaux constituaient leur unique richesse. Le lait et la chair des animaux sauvages ou domestiques composaient leur principale nourriture.

Leur courage était à toute épreuve : l'on ne pouvait guère résister à la brusque vivacité de leur attaque et à la violence du premier choc. Terribles sur le champ de bataille, ils l'étaient

encore après la victoire : malheur à l'ennemi qui tombait entre leurs mains ! Quand ils ne le faisaient point périr dans d'affreux supplices, sa tête, plantée au bout d'une pique ou suspendue sanglante au poitrail du cheval, était rapportée en triomphe et clouée sur la porte du vainqueur. Si c'était la tête d'un chef, on la déposait dans un grand coffre à côté des têtes d'autres guerriers fameux. Étrange livre de famille, auquel chaque génération s'efforçait d'ajouter une page !

La religion des Éburons n'était guère propre à adoucir leurs mœurs, ni à les faire sortir de la demi-barbarie où ils étaient plongés.

Cette religion, comme celle des autres Belges de la même époque, n'était qu'un polythéisme assez grossier. Retirés dans de vieilles forêts de chênes spécialement consacrées au culte, les Éburons adoraient les éléments de la nature, Hésus, le dieu de la guerre, et d'autres divinités cruelles auxquelles ils offraient parfois des sacrifices humains.

Les malheureuses victimes de ce culte barbare étaient destinées à apaiser les dieux irrités ou à obtenir leurs faveurs. Enfermées dans des espèces de statues d'osier, elles étaient brûlées vives sur un autel de pierres appelé *dolmen*, au milieu des chants des prêtres, des cris et des danses de la multitude en délire.

Les prêtres de ces dieux s'appelaient *druides*, c'est-à-dire *hommes des chênes*, car le chêne était en grande vénération chez eux, et le gui qui croît sur ses branches était regardé comme un remède contre toutes les maladies.

Ces prêtres passaient leur vie au fond des bois sacrés. Ils jouissaient d'une foule de privilèges, et exerçaient sur la nation une autorité qui faisait trembler les chefs eux-mêmes.

Les druides communiquaient leurs doctrines et leurs rites à des femmes appelées *druïdesses*. Celles-ci passaient également pour saintes et inspirées ; elles conservèrent un grand empire sur le peuple jusqu'à l'époque où le christianisme commença à devenir prédominant. Dès lors elles devinrent un objet de mépris, et n'exercèrent plus leur terrible ministère que dans la solitude et les ténèbres. — Telle fut, dit-on, l'origine des *macralles* et des sorcières dont nous avons

Les Éburons,
leur caractère, etc.

si souvent entendu parler. Elles jouent le premier rôle dans ces légendes et dans ces contes du foyer qui nous ont tant amusés, tant effrayés, et qui ont produit sur notre jeune imagination une impression si terrible et si profonde. —

Les croyances erronées de ce culte inspiraient le plus grand mépris de la mort.

Les Éburons croyaient à la vie future, mais ils se la figuraient semblable à la vie présente et nécessairement plus heureuse que celle-ci. C'est ainsi qu'à la mort d'un chef, ils égorgaient sur son bûcher son esclave, son cheval de bataille et son chien de chasse, afin qu'il pût mieux jouir dans l'autre vie des plaisirs qu'il avait recherchés sur la terre. Ils se croyaient d'ailleurs tellement sûrs de retrouver un jour leurs frères défunts, qu'ils chargeaient les mourants de messages adressés aux morts qu'ils allaient rejoindre, et qu'ils contractaient entre eux des dettes et des obligations de toute espèce dont ils ne devaient s'acquitter que dans l'autre monde.

La mort n'avait donc rien de terrible pour eux. Souvent les fils, les femmes, les amis se précipitaient dans le bûcher funèbre pour ne pas être séparés du père, du mari ou de l'ami qu'ils pleuraient. Souvent encore les guerriers éburons se faisaient tuer par simple bravade, pour ne pas reculer devant le danger qui les menaçait; parfois même ils vendaient leur vie pour une somme d'argent ou quelques mesures de vin, qu'ils distribuaient gaîment entre leurs compagnons avant de recevoir le coup fatal.

Les braves Éburons vivaient ainsi retirés dans leurs forêts, n'ayant que peu de rapports avec les autres nations. Tout-à-coup on leur apporta de sinistres nouvelles. Un peuple étranger, disait-on, parlant une langue inconnue, et redoutable par les forces dont il disposait autant que par sa manière de combattre, venait de s'emparer d'une partie de la Gaule et s'appropriait à attaquer le territoire et l'antique liberté des Belges.

Ce peuple, c'était le peuple romain.

Bien faible dans ses commencements, il n'avait dominé d'abord que sur les collines où il éleva la ville de Rome; mais, poussé par un esprit de conquête qui ne l'abandonna jamais,

il s'était agrandi successivement et avait étendu son autorité sur l'Italie et sur la plus grande partie du monde connu alors. Commandé par César, le plus illustre des capitaines que sa république eût produit, il venait enfin d'envahir la Gaule et de menacer la Belgique.

À la nouvelle de ce danger imprévu, les Éburons et les autres peuples de la Belgique convinrent d'unir leurs forces pour repousser l'étranger. Tous les chefs jurèrent de combattre jusqu'à la mort; une armée de 200,000 hommes devait bientôt se mettre en marche pour défendre les frontières du pays.

Mais César les prévint; et, semant la division parmi ceux qui étaient prêts à combattre, il n'eut à soutenir qu'une lutte partielle.

Les vaillants habitants du Hainaut, les Nerviens, parurent seuls sur le champ de bataille. Néanmoins la lutte fut terrible: rien ne résista d'abord au choc des guerriers belges; César lui-même dut saisir le bouclier d'un des siens et se jeter au premier rang pour rallier ses soldats débandés. Mais que pouvait le courage contre la tactique et la discipline romaine? Que pouvait-il surtout contre le génie de César?

La victoire, longtemps disputée, demeura donc aux Romains. Les Nerviens succombèrent, mais ils ne succombèrent qu'après avoir fait leur devoir: ils étaient restés fidèles à leur serment et ils avaient combattu jusqu'à la mort.

Les femmes, les enfants et les vieillards seuls n'avaient pas pris part à la bataille. Pour émouvoir la pitié du vainqueur, ils n'eurent qu'à invoquer les pertes douloureuses qu'ils venaient d'essuyer. « De six cents sénateurs, dirent-ils, trois seulement nous restent; de soixante mille combattants, à peine » en a-t-il échappé cinq cents. »

Aussi la résistance de nos pères arracha-t-elle à César ces paroles mémorables: « De tous les Gaulois, les Belges sont les plus braves. »

Cette bataille, qui nous est connue sous le nom de bataille de Presle, décida du sort de la Belgique; les Éburons, qui n'avaient pas pu prendre part à la lutte, durent, comme leurs voisins, courber la tête sous le joug étranger.

Mais, pour être vaincus, les Belges n'étaient pas découragés. Ils ne déposèrent les armes que dans l'espoir de les reprendre bientôt : tous attendaient avec impatience le moment favorable.

Ce moment arriva enfin, et ce furent les habitants du pays de Liège, les Éburons, qui donnèrent le signal de la lutte.

Les Éburons étaient commandés alors par un de ces hommes qui font la gloire d'une nation et dont les noms se transmettent aux générations les plus reculées.

Cet homme s'appelait Ambiorix. Plein de jeunesse et d'activité, il était doué d'un courage héroïque et d'un esprit fécond en ressources. Nul ne revenait du combat chargé de plus de dépouilles ; nul ne savait mieux que lui combiner une attaque ou tramer une entreprise ; nul enfin n'aimait mieux sa patrie et ne haïssait plus vigoureusement la domination étrangère.

César l'appréciait depuis longtemps. Il avait tout fait pour se l'attacher : non content de lui avoir rendu ses fils retenus captifs chez un peuple voisin, il l'avait comblé de marques de faveur. Mais le chef éburon ne s'était pas laissé séduire par ces témoignages d'amitié, et il ne dissimulait que pour mieux réussir dans ses projets.

D'accord avec Induciomar, chef des Trévirien, il avait organisé une vaste conspiration. On était convenu d'attaquer les Romains sur tous les points à la fois dès que César les aurait répartis dans différents quartiers d'hiver, et que lui-même aurait quitté le pays.

Tout fut conduit avec le plus grand mystère. Lorsqu'on apprit le départ de César pour l'Italie, Ambiorix sortit de sa retraite et se mit immédiatement à l'œuvre.

Deux légions romaines commandées par Sabinus et Cotta étaient campées dans le pays des Éburons, dans un endroit qu'on appelait Atuatuca, et dont on n'a pas encore précisé la situation exacte.

C'est contre ces légions qu'Ambiorix marcha d'abord.

Il espérait les surprendre ; mais, quelle que fût la vivacité de l'attaque, les Romains la repoussèrent et défendirent avec succès leur camp retranché.

Ambiorix eut recours alors à un autre moyen. Imitant

l'exemple que les Romains n'avaient donné que trop souvent, il appela à son secours l'artifice et la ruse.

Il demanda une entrevue aux chefs ennemis, et, lorsqu'il se trouva en présence des parlementaires de Sabinus et de Cotta, il leur parla à peu près en ces termes : « C'est comme ami de » César que je vous ai demandé cette entrevue ; car César m'a » comblé de bienfaits, vous le savez, et je voudrais lui » témoigner toute ma gratitude. Ne me jugez pas par l'attaque » que nous venons de livrer contre vos retranchements : elle » ne s'est faite ni par mon ordre ni de mon consentement : » je suis le chef des Éburons, mais je ne suis pas leur maître, » et ils exercent sur moi le même pouvoir que j'exerce » sur eux. — Écoutez donc mes paroles comme celles d'un » ami et suivez le conseil que je vais vous donner. C'est la » seule voie de salut qui vous reste. — Tous les peuples de la » Belgique sont soulevés et de nombreuses armées germanes » passent le Rhin pour nous prêter leur appui. Vos légions » dispersées vont être attaquées sur tous les points à la fois ; » votre perte est assurée si vous n'opérez une prompte » retraite. Sortez de votre camp, quittez le territoire éburon, » et hâtez-vous de rejoindre vos frères qui ne sont pas » loin d'ici ; je jure de vous donner libre passage sur nos » terres. — Si vous suivez ce conseil, je me croirai double- » ment heureux : j'aurai servi mon peuple en le délivrant de » la présence des étrangers, et, en vous sauvant la vie, je me » serai acquitté envers César d'une partie des services qu'il » m'a rendus. »

Ces paroles fallacieuses produisirent une vive impression sur les Romains. Cependant l'on ne fut pas d'accord sur le parti à prendre. Sabinus croyait devoir suivre les avis d'Ambiorix. Cotta, au contraire, soupçonnait un piège : « D'ailleurs, s'écria-t-il, jamais je ne me décide d'après les conseils d'un ennemi. » La discussion fut longue et orageuse, mais comme le gros de l'armée partageait les idées de Sabinus, ces idées prévalurent : le départ fut fixé pour le lendemain matin.

On passa la nuit en préparatifs, et, au point du jour, l'armée sortit du camp, traînant avec elle tout son butin et tous ses bagages.

La ruse d'Ambiorix avait donc réussi, car il n'avait voulu qu'attirer les Romains hors de leurs retranchements pour les faire tomber dans l'embuscade qu'il leur avait préparée.

Le camp de Sabinus se trouvait dans le voisinage d'une vaste forêt, dans un de ces lieux accidentés qu'on rencontre en si grand nombre dans notre pittoresque pays; or, pour opérer leur retraite, les légions devaient traverser, dans la forêt, un vallon étroit dominé à droite et à gauche par des hauteurs couvertes d'arbres et de broussailles.

C'était sur ces hauteurs qu'Ambiorix avait caché ses troupes. A peine les Romains se furent-ils engagés dans le défilé, que les Éburons, poussant un cri terrible, les assaillirent de toutes parts en même temps.

Vous vous figurez aisément quels furent d'abord le trouble et le désordre des soldats romains: ils s'étaient crus dans une sécurité profonde et n'avaient pris aucune des mesures que commande la présence de l'ennemi. Chacun ne chercha donc qu'à sauver ses bagages et à pourvoir à son propre salut.

Cotta pourtant, qui seul avait prévu une catastrophe, parvint à rallier les siens et à engager un combat désespéré.

Bien des Éburons tombèrent à leur tour, et l'issue de la lutte devenait douteuse, lorsqu'Ambiorix, assuré désormais que sa proie, cernée de tous côtés, ne pouvait plus lui échapper, commanda aux siens de se retirer sur les hauteurs, d'où ils pourraient impunément détruire l'ennemi à coups de flèches et de dards.

Voyant que tout était perdu, Sabinus demanda à capituler; mais, à peine eut-il franchi les premières lignes ennemies, qu'il fut massacré aux côtés même d'Ambiorix. Quant à Cotta, il resta digne de lui-même: « Jamais, avait-il dit à Sabinus, jamais je ne me livrerai à un ennemi armé, » et il succomba glorieusement les armes à la main. Presque tous ses compagnons eurent le même sort; le massacre fut pour ainsi dire général: des neuf à dix mille hommes qui composaient le détachement romain, à peine en échappa-t-il deux ou trois!

Ce succès ne fit qu'exalter davantage l'ardent Ambiorix.

Sans perdre un instant, il court chez les Atuatiques, les Nerviens, etc., raconte partout ses exploits, annonce partout que

l'heure de la délivrance a sonné, appelle tout le monde aux armes et entraîne sur ses pas des milliers de combattants.

Se trouvant ainsi à la tête d'une armée aussi nombreuse que vaillante, il se dirige en toute hâte vers le second camp romain que commandait le lieutenant Q. Cicéron et qui était assis sur les hauteurs où s'élève aujourd'hui la ville de Mons.

Quoique Cicéron ne se fût nullement douté du danger qui le menaçait — la nouvelle de la destruction du premier corps d'armée n'étant pas encore arrivée jusqu'à lui — Ambiorix ne put emporter le camp de vive force. Il eut recours alors à la ruse qui avait été si fatale à Sabinus et à Cotta. Il engagea les Romains à sortir de leurs retranchements, promettant de favoriser leur départ. Mais Cicéron, plus prudent, répondit, en vrai Romain, qu'il n'avait que faire des conseils d'un ennemi.

Le chef éburon se détermina donc à entreprendre un siège en règle et fit exécuter des travaux qui excitèrent l'admiration des Romains eux-mêmes. Il aurait réussi sans doute, et c'en eût été fait peut-être de la domination romaine dans les Gaules, lorsqu'un Nervien, traître à sa patrie, fit avertir César du danger que couraient ses légions.

A la lecture des dépêches, César fut saisi d'une profonde douleur: il jura de laisser croître sa barbe et ses cheveux jusqu'à ce qu'il eût délivré Cicéron et vengé la mort de ses braves soldats.

Il se mit aussitôt à la tête de ce qu'il put réunir de forces, et se hâta de rassurer son lieutenant en lui annonçant sa prochaine arrivée. Ce message parvint à Cicéron au bout d'une flèche qu'un cavalier gaulois lança dans le camp des assiégés. Il était conçu en ces termes magiques: « Du courage! les secours arrivent! »

En effet, trois jours après, la lueur des incendies annonça l'arrivée du général ennemi. Il n'avait avec lui que sept à huit mille hommes; les Belges étaient beaucoup plus nombreux. Cependant, à force d'habileté et de bravoure, il remporta sur les assiégeants une victoire complète.

Il était temps; car, lorsqu'il entra dans les retranchements, il vit avec douleur que de dix soldats il y en avait à peine un qui ne fût pas blessé.

La nouvelle du retour de César et de la défaite de nos troupes se répandit avec la rapidité de l'éclair. Induciomar, qui était sur le point d'attaquer le troisième camp romain, se hâta d'opérer sa retraite; on déposa les armes de toutes parts; les plus braves même rentrèrent dans leurs forêts pour échapper à la colère du vainqueur.

Ambiorix cependant conserva son ancienne ardeur. Il s'efforça de relever les courages abattus et de tout préparer pour une lutte suprême.

Mais César connaissait son redoutable adversaire: il veillait sur tous ses mouvements et méditait une vengeance terrible.

Il reparut donc bientôt à la tête de forces plus nombreuses, alors que les Belges n'étaient pas encore prêts pour la résistance.

Toutefois il ne s'attaqua pas d'abord aux Éburons, qu'il regardait comme ses ennemis les plus dangereux. Pour les vaincre plus facilement et mieux assouvir sa vengeance, il chercha avant tout à les isoler de leurs alliés et à soumettre les peuplades d'alentour.

Ce plan réussit, et l'on vit alors l'un de ces spectacles horribles dont les guerres, hélas! n'offrent que trop d'exemples.

Le général romain avait juré l'extermination des Éburons, qu'il appelait une *race scélérate*, et rien ne put l'arrêter dans l'exécution de ce projet sanguinaire.

Notre territoire fut envahi sur tous les points à la fois; ses malheureux habitants n'eurent bientôt à choisir qu'entre l'exil et la mort. Ils préférèrent la mort, mais la mort du guerrier. Ambiorix d'ailleurs était là, parcourant le pays nuit et jour et portant à chacun des paroles de consolation et de vengeance.

La lutte fut donc terrible. Les Éburons étaient habiles à dresser des embûches et connaissaient admirablement les accidents du terrain. Chaque arbre, chaque buisson, chaque marais, chaque vallon cachait un vengeur, et malheur au soldat imprudent que l'amour du butin entraînait trop loin des siens!

Cependant la résistance fut inutile. Ce que le glaive avait commencé, on le continua par le pillage et la famine. On fit plus: voulant épargner le sang romain, César confia à d'autres la triste mission d'achever son œuvre. Il déclara les Éburons

hors la loi et adjugea d'avance leurs biens au premier occupant. Il n'eut donc pas honte d'armer les Belges contre les Belges et de déchaîner les peuples voisins contre un pays qui était déjà couvert de cadavres et de ruines; et ces peuples, attirés par l'appât du pillage, ne rougirent pas de trahir la patrie et leurs serments pour s'enrichir des dépouilles de leurs frères proscrits!

C'est ainsi qu'une chasse générale s'organisa contre les Éburons et que s'accomplit cette œuvre de destruction qui sera toujours une tache pour son auteur.

La tête d'Ambiorix avait été mise à prix; mais, quoique traqué longtemps comme une bête fauve dans les sauvages forêts qui entouraient sa retraite, il déjoua toutes les poursuites de l'ennemi; et quand la victoire fut complète, quand il se vit pour ainsi dire seul et entouré de ruines, il passa le Rhin pour chercher dans la Germanie une liberté que sa malheureuse patrie ne pouvait plus lui donner.

Ses rêves étaient anéantis, mais l'exemple qu'il léguait aux siens devait être fécond en grands dévouements et en grandes actions.

Placé au seuil de notre histoire, il semble avoir eu pour mission d'inspirer aux générations qui vont lui succéder sur la noble terre de Liège, ces beaux sentiments qui jamais n'ont cessé de faire battre leur cœur, l'amour de la patrie et de la liberté.

Aussi sa mémoire vivra-t-elle toujours parmi nous. C'est avec bonheur et avec orgueil que nous saluerons la statue que les Belges reconnaissants vont lui ériger dans cette antique cité de Tongres dont l'origine remonte au siècle qui fut témoin de ses exploits.

Fuite d'Ambiorix.

Terrible vengeance
de César.

HISTOIRE
DU
PAYS DE LIÈGE
RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR
F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liège, précédé
du Rapport présenté au nom du jury par M. A. LE ROY, professeur
ordinaire à l'Université de la même ville.



LIÈGE
IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINFOSSE

—
1866
—

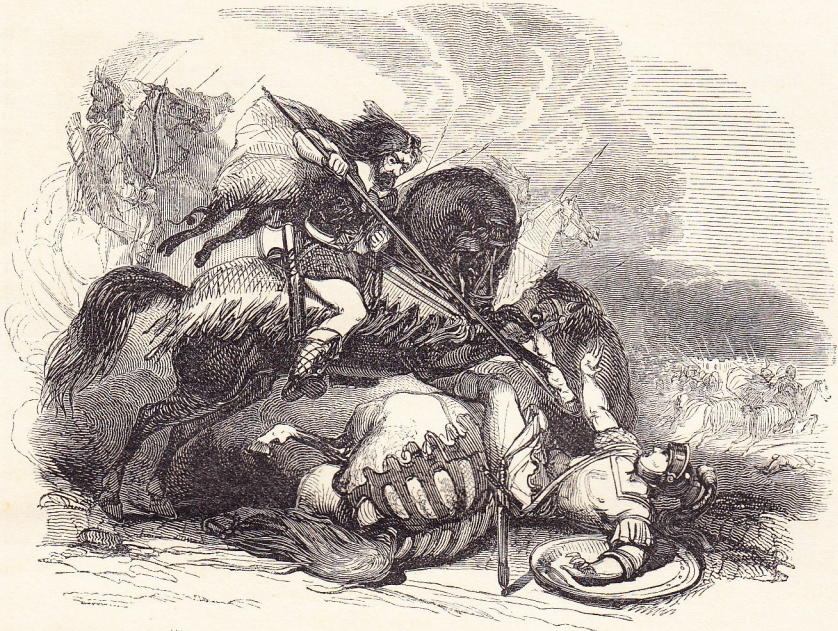
TOUS DROITS RÉSERVÉS



BATAILLE DE PRESLES (57 ans av. J.-C.)



20. — Ambiorix, chef des Éburons.
Ambiorix, opperhoofd der Eburonen.





DÉFAITE DE SABINUS ET DE COTTA (54 ans av. J.-C.).